



Vichy. Fontaine de l'Hôpital

quelques marches conduisant au bassin régénérateur. Il y avait bien, partout, le *grand bain*, le *petit bain*, le *bain des pauvres*, et même le *bain royal*, mais au fond, toutes ces cuves ne se faisaient remarquer que par leur mauvaise tenue. Toutefois, pour donner à ces thermes en plein air un peu de la commodité qui leur manquait, on les gratifia par la suite, d'un toit à charpente apparente et de bancs permettant à ceux qui ne pouvaient trouver place immédiate dans la piscine, d'attendre patiemment leur tour, puisqu'on se baignait pêle-mêle, sans ordre, et à toute heure du jour. Donc, venant en ces bains pour retrouver forces vives et santé, on y menait une existence foncièrement cénobitique. Peu à peu, cependant, le fait de se trouver à plusieurs en un même endroit, et pour les mêmes raisons, finit par développer chez les personnages appelés à vivre en commun, cet esprit particulier qui engendra ce qu'on a appelé, par la suite, la *vie balnéaire*. Et cette vie balnéaire, vous pourriez la suivre depuis son origine et en ses développements, dans une série d'ouvrages sur Vichy dus à M. Antoine Mallat et dans un livre récent de M. Gabriel Pérouse, archiviste de la Savoie, *la Vie d'autrefois à Aix-les-Bains*.

Vichy et Aix-les-Bains! c'est-à-dire, sur cette partie de la carte, les deux villes d'eaux les plus fréquentées de l'ancien Régime; Vichy, plus élégante, parce qu'elle subira l'influence du bon ton et du cérémonial de la Cour de France; Aix-les-Bains, plus nature, moins à l'étiquette, en cette Savoie encore si agreste, presque aussi éloignée de la Cour de Turin — son Soleil qui a peine à luire jusqu'à elle — que de la Cour de Versailles malgré le Soleil du grand Roi.

La Savoie a, il est vrai, bien d'autres sources précieuses — telle Évian qui, dès la fin du xv<sup>e</sup> siècle, guérira de très nobles gouttes; qui, à la fin du xviii<sup>e</sup>, sera particulièrement recommandée par un praticien célèbre, le Docteur Tissot, de Lausanne; qui verra même des princes de la dynastie régnante séjourner avec plaisir et profit auprès de ses fontaines — mais, à toutes ces sources, il manque l'essentiel: le bain organisé, si bien qu'elles restent uniquement connues des habitants de la région.



Évian (1800)

Aix-les-Bains, au contraire, que Henri IV, s'y baignant — il avait, on le sait, mis le pied en Savoie pour des raisons politiques — proclama supérieure à tous autres bains de France et d'Europe, Aix-les-Bains est déjà une station thermale. On y vient de partout; des provinces limitrophes,

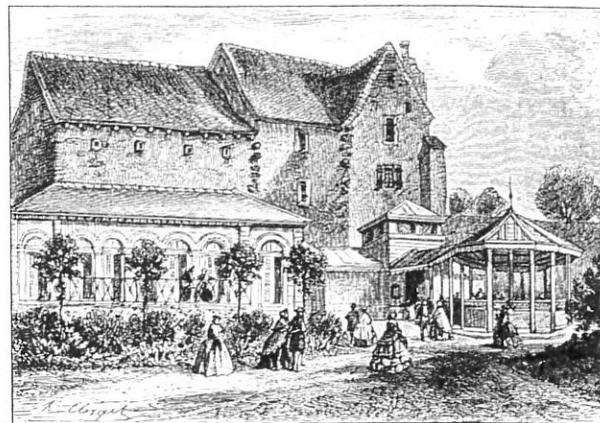
du Forez, de la Bourgogne, du Lyonnais, même de l'Auvergne et du Dauphiné parce que les sources locales qui, dans la première moitié du xix<sup>e</sup> siècle — telles Royat, le Mont-Dore, Alleverd, Uriage — doivent commencer à attirer sur elles l'attention des médecins et du public, ne sont pas encore exploitées. Et qui y vient? Des malades de toutes classes, que les anciennes listes de baigneurs dans les vieilles archives, dénomment ainsi: "Seigneurs bien qualifiés et de grande marque; très nobles et très vertueuses demoiselles; chanoines à plusieurs quartiers; très honorables marchands; gens de robe, gens de finance; savants renommés et docteurs non moins recommandables".



Diligence partant pour Vichy  
(Le Charivari, CHAM.)

Comme Vichy, c'est la "ville d'eau", avec ses hôtels aux enseignes renommées, avec ses maisons spécialement aménagées à l'usage des baigneurs, chaque immeuble répondant à des classes différentes: princes et grands seigneurs, patriciens et bourgeois cossus; clercs et artisans. Et quoique jouissant de commodités encore bien primitives, ce public faisait figure d'importance. On raffina sur la politesse, sur les prévenances, sur les beaux usages; on faisait assaut d'esprit entre gens de Cour et gentilhommes campagnards. Dans les dernières années du xviii<sup>e</sup> siècle, la vie commencera à devenir plus mondaine. Beaux temps où la comédie de société se jouait n'importe où sur des scènes improvisées; où, sans que besoin fût d'une salle de jeu attitrée, les parties de cartes s'engageaient dans chaque chambre.

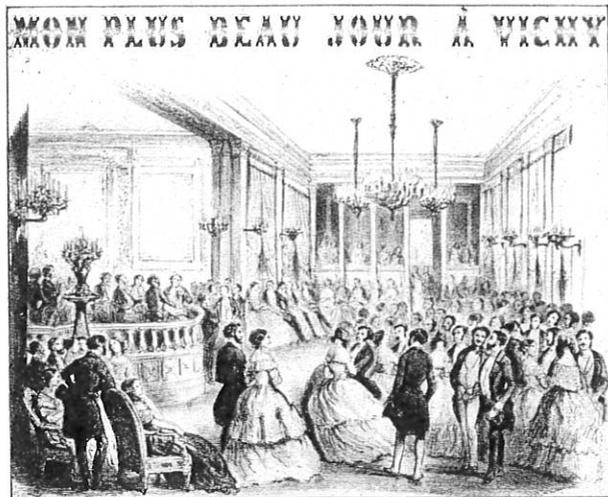
Et à cette station thermale les hôtes illustres ne manqueront pas. Elle verra la belle Hortense Mancini recevoir les hommages du vieux duc de Lesdiguières aussi galant que gouteux; M<sup>me</sup> de Warens, la bonne maman de Jean-Jacques, s'y complaire comme à Évian; le comte de Provence, aussi svelte alors, que sera gros Louis XVIII le roi des arthritiques, et toute la fine fleur de l'émigration. Et quel



Vichy. Les Célestins



Evian (1850)



Waltz de STRAUSS, Directeur des Salons de Vichy

été célébrée par Lamartine (qui doit y trouver sa femme en la personne d'une de ces intrépides voyageuses anglaises), par Alexandre Dumas, par Balzac, elle sera, — avec Vichy, — une des reines thermales du Second Empire.

Vichy, comme elle, déjà connue d'ancienne date, Vichy pouvait être fière de son *Bain du Roy* et de sa célèbre *Galerie* construite en 1787; Vichy, qu'un chroniqueur avisé, Albéric Second, appellera excellemment *Vichy-Sévigné* et *Vichy-Napoléon*, parce qu'elle devra sa renommée à la belle marquise (qui, en 1676, vint y prendre les eaux, non sans minauder) et son retentissement mondial à Napoléon III à partir du moment — 1861 — où venant s'y fixer, avec toute la Cour, il en fit comme une sorte de succursale des Tuileries. 1676-1861. Dates curieuses à rapprocher; elles caractérisent également ce côté de grande élégance mondaine particulier à Vichy.

Ecoutez M<sup>me</sup> de Sévigné qui est venue prendre possession de sa maison: "Dès six heures du matin tout est en l'air." C'est que, pour aller à la fontaine, il faut se montrer en ses plus beaux atours. Et quels sont ces atours de "cure"? "Coiffure hurlupée, poudrée, frisée, bonnet à la bascule, rouge, mouches, petite coiffe qui pend, éventail, corps de jupe, long et serré". Et elle ajoute, elle qui croyait encore aux bergers des rives de l'Allier: "C'est pour se pâmer de rire".

Ecoutez Albéric Second qui est venu, en 1861, tenir son rôle de chroniqueur de la Cour et de la Mode: "Il y a toilette du matin, toilette du déjeuner, toilette de l'après-midi, toilette du soir, sans compter la toilette du bal. Et dans quels salons! ruisselants de dorures et de plantes rares!" Et loin de se pâmer de rire, on reste en extase devant les robes à 36 volants, devant les toilettes et les coiffures à l'Impératrice qui font des élégantes autant de chasses ambulantes, devant les excentricités qui amèneront quelques années plus tard, les Merveilleuses du Second Empire. Un jour, les toilettes pour Vichy éclipsent les toilettes du Grand Prix. Au fameux "O Paris! gai séjour" répondra "O Vichy! séjour de délices!"

JOHN GRAND-CARTERET.



— Il va dévorer toutes les provisions de la maison, il arrive des eaux de Vichy! (Le Charivari, CHAM.)

éclat retentissant sous le Premier Empire alors que, de 1808 à 1814, elle sera l'objet des séjours répétés de Pauline Bonaparte, de Madame Mère, du Cardinal Fesch, de Joséphine, de la reine Hortense, de la duchesse d'Abrantès; puis de M<sup>me</sup> de Staël, de M<sup>me</sup> Récamier, de M<sup>me</sup> de Boigne, sans oublier Talma, ce "Napoléon des planches".

Et après avoir



(...IL Y A TRENTE ANS...)

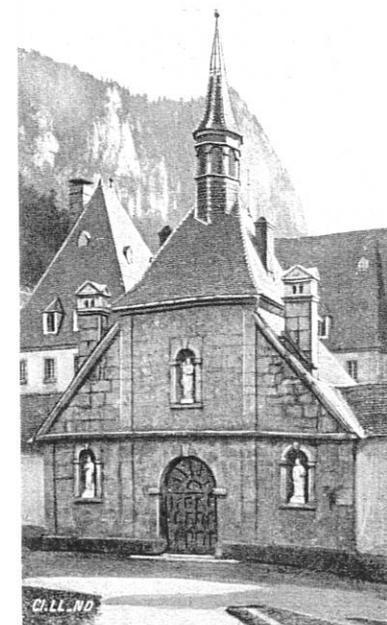
**P**OUR aller de Grenoble à la Grande-Chartreuse, il faut passer par... le Désert!... C'est, en effet, ce que nous déclare l'homme d'apparence lucide à qui nous demandons de nous indiquer un pittoresque itinéraire pour nous rendre au Couvent de la Grande-Chartreuse. Il a bien terminé sa nomenclature des villages à traverser, par cette phrase ahurissante: "Et enfin, messieurs, vous arriverez au Désert!" Mais, en constatant avec quels yeux pleins de commisération nous le considérons, notre interlocuteur nous rassure très vite sur l'état de ses méninges, en nous apprenant que le *Désert* est la dénomination donnée au merveilleux massif de montagnes boisées à travers lesquelles serpente le chemin qui conduit au Monastère.

A peine notre petite troupe d'amis vient-elle de s'engager sur cette magnifique route bordée de vieux châtaigniers, d'ormes et de sapins, que notre curiosité est mise en éveil par un bruit de grelots, et bientôt nous apercevons un vénérable char à bancs attelé de quatre mules, qui remonte au couvent les six Chartreux chargés des services de la distillerie construite à l'entrée du Désert.

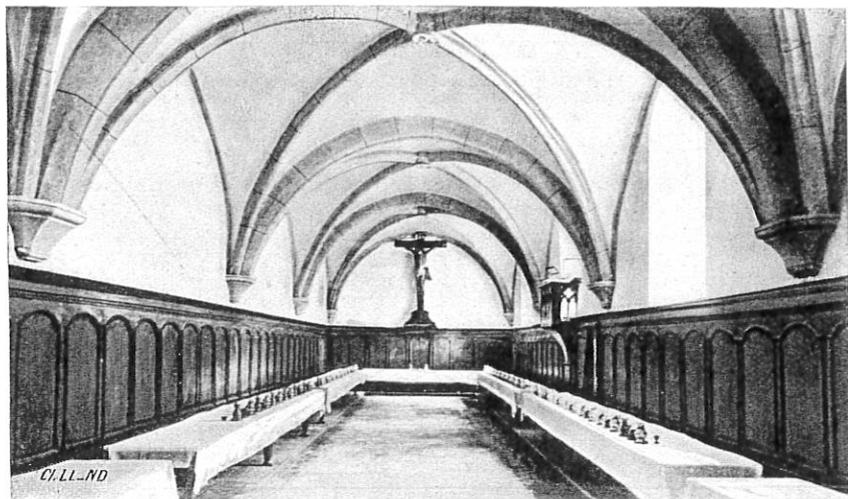
A l'aspect de nos appareils photographiques les moines ramènent instantanément leurs capuchons pointus sur leurs têtes rasées. "Signe de pluie!" murmure mon camarade, le peintre Chartran, tandis que les Pères se défendent contre toute indiscretion, en ouvrant de pharminieux parapluies en cotonnade jaunâtre.

La demie de 7 heures tinte au clocher quand nous heurtons à la porte du grand Cloître. Un Frère portier entrebâille un guichet: — Salut, messieurs, que désirez-vous? — Être les hôtes du Couvent pour cette nuit.

Il nous conduit aussitôt jusqu'à une très vaste cour, où nous rencontrons "l'Hospitalier" qui nous souhaite la bienvenue. — "Désirez-vous dîner?" nous



Entrée du Monastère



Le Réfectoire des Frères

demande-t-il. Comme nous acceptons, avec un empressement très significatif, il s'incline en souriant, et réclame de nous quelques minutes de patience, afin de faire préparer notre repas ; puis il ajoute : " A cette heure tardive nous n'espérons plus de nouveaux hôtes " et il nous apprend que les deux voyageurs qui nous ont précédés, harassés de fatigue, se sont jetés de suite sur leurs lits, sans prendre le temps de se restaurer.

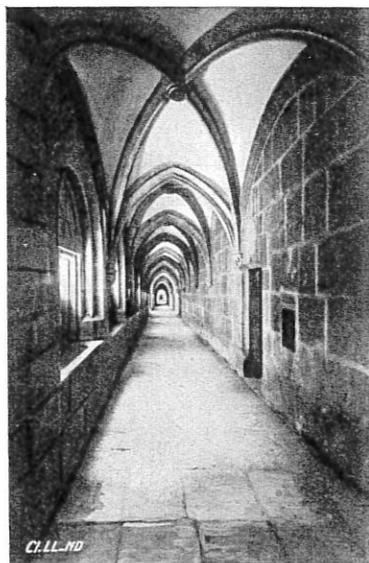
Ensuite, le Père fait approcher un petit valet à qui il indique les numéros de nos chambres. Nous demandons si nous pourrions assister aux Offices de nuit. Il est convenu que le Frère veilleur nous prévienne dès que les Prières seront sur le point de commencer. Et nous suivons le jeune domestique qui nous dirige vers nos " appartements " en attendant l'instant du dîner.

Un large escalier nous amène en face d'un très long couloir sur lequel s'ouvrent de nombreuses portes. Les premières chambres sont réservées aux hôtes du Couvent. La mienne mesure environ 2 mètres 50 sur 3 mètres ; je constate que des imbéciles de tous les pays ont stupidement égratigné la chaux qui en recouvre les murs, pour y inscrire leurs noms agrémentés de remarques stupides. Son ameublement se compose d'une couchette, d'une table de nuit en bois blanc, d'une minuscule toilette, d'un crucifix et d'une lithographie représentant saint Jérôme.

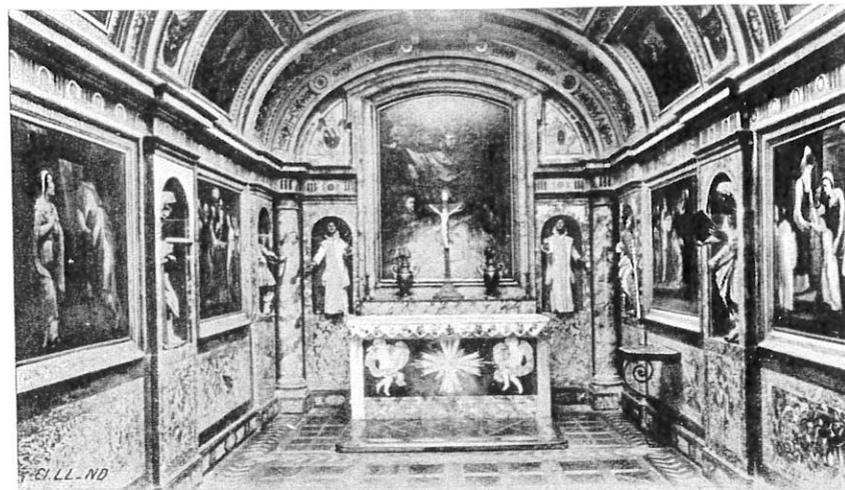
Descendus de nos cellules, nous faisons les cent pas dans la grande cour, quand, 8 heures sonnantes, le Père hospitalier vient nous annoncer que le " souper " est prêt, nous indique l'entrée de la salle à manger des voyageurs et se retire.

Sur les murs un grand crucifix, quelques images pieuses et des vues du Désert. Près de la fenêtre, une table de quatre couverts, éclairée par une lampe à huile.

Quant au menu, " il n'a pas varié depuis quarante-sept ans ! " nous dit, sans malice, le jeune valet qui nous sert. En voici la composition : soupe aux légumes, carpes frites, riz au gras, gruyère, pommes, amandes sèches et enfin : un verre de vieille Chartreuse !... mais quelle Chartreuse !... parfumée, onctueuse, une Chartreuse comme je n'en dégusterai plus jamais, et ce verre de la vénérable liqueur est un souvenir dont mon palais de gourmet gardera toujours la savoureuse mémoire.



Galerie du grand cloître



Chapelle Saint-Louis, époque Louis XIII

Nous nous retirons presque aussitôt dans nos chambres, mais, quand je me glisse en ma couchette, je me demande si ce n'est pas à la suite d'un fantasque pari qu'un humain a pu concevoir l'idée d'un semblable instrument de torture. Figurez-vous une mince paillasse dure comme du bois, et faisant dos d'âne au milieu... N'importe, essayons de fermer les yeux. Ce n'est pas pour longtemps... Ding ! Boum ! Ding ! les cloches tintent à pleines volées. Je consulte ma montre : 10 heures. Au bout de deux minutes, les tintements des cloches s'apaisent. Bientôt j'entends un glissement de pas, et trois coups secs sont frappés à ma porte. J'ouvre au Frère veilleur qui me susurre ces mots : " Voici l'heure de la prière ! " Puis, le moine, une lanterne sourde à la main, s'éloigne par le long corridor en cognant aux portes des cellules occupées par les hôtes du Couvent.

Quelques minutes après, en me dirigeant vers la tribune des voyageurs je suis souvent frôlé par des ombres noires et blanches. Ce sont des moines qui, parcimonieusement éclairés par de minuscules lanternes, surgissent des profondeurs de ce grand cloître, afin de se rendre dans la chapelle. Par les corridors, on aperçoit palpiter ces petites lueurs clignotantes qui assurent les pas des Chartreux, et ces apparitions furtives et silencieuses sont véritablement très impressionnantes.

Quand nous entrons dans la galerie, la chapelle est plongée dans une obscurité presque absolue, car la lampe d'adoration et trois cierges allumés devant le tabernacle répandent une clarté bien faible. J'arrive à distinguer une forme indécise au milieu du chœur. Mais lorsque tinte la demie de 10 heures, " l'ombre " dont je n'avais pu reconnaître la nature, se dresse, puis s'abaisse, et les cloches bourdonnent aussitôt au-dessus de nos têtes : la silhouette indécise était celle du Frère sonneur.

Les Religieux pénètrent alors dans l'église en conservant en mains leurs petites lanternes. Quarante-cinq Pères s'assoient en leurs stalles près du chœur, tandis que les Frères s'agenouillent devant leurs bancs dans la nef. Les Chartreux portent la robe de laine blanche, et les novices une robe en bure marron. Sur un coup de sonnette, les lanternes disparaissent subitement dans les prie-Dieu, et tout mouvement cesse car l'Adoration commence. Au bout de dix minutes environ, les Pères



Hôpital des Chartreux



Le Couvent. Sortie des Pères

vont allumer de longues bougies de cire à la flamme sacrée, puis les fixent dans des candélabres à réflecteur ; c'est ainsi qu'ils éclairent le grand Missel qui se dresse devant chacun d'eux, sur un pupitre de bois. De suite les psalmodies s'élèvent, tantôt entonnées par tous les Chartreux et les novices, tantôt reprises par une seule voix. Et cette interminable et lugubre cérémonie des "Matines" dure ainsi pendant de mortelles heures !

Au cours de ces offices, j'ai entendu mes amis s'éclipser doucement, mais j'ai tenu bon, et quand sonnent 2 heures j'aperçois les Pères réallumer leurs petites lanternes, puis se glisser par des portes insoupçonnées, hors de l'église qui retombe dans son mortel silence.

Je me dirige alors vers ma cellule, frôlé, comme à ma sortie, par les mêmes ombres. Tout bruit cesse bientôt dans le Cloître : Il est 2 heures un quart.

Alors, je me rends compte qu'il n'est pas utile dans un couvent — observant les règles de saint Bruno, — que les lits soient très moelleux, car, harassé de fatigue, je m'endors comme un bienheureux sur la mince paille.

On cogne à ma porte, les cloches tintent à pleines volées, le couvent s'éveille : il est 6 heures. Je descends prestement vers le réfectoire. Là, nous nous retrouvons, bien décidés à faire honneur à la soupe aux légumes et aux pruneaux cuits, qui composent le succulent menu du dimanche.

Dix minutes après, au moment où nous nous rendons chez le Père hospitalier afin de le remercier pour sa bonne grâce, nous assistons à la comique déconvenue des deux hôtes du Couvent arrivés la veille, une heure avant nous : " ceux qui s'étaient jetés sur leurs lits sans prendre le temps de souper ", après avoir fait six lieues en montagne afin d'assister aux Offices nocturnes ! Les malheureux voyageurs, épuisés de fatigue et dormant à poings fermés, n'ont pas entendu les coups frappés à leur porte par le Frère veilleur, et ils viennent seulement d'ouvrir les yeux après avoir ronflé dix heures de suite, sans s'être doutés un instant qu'il y avait eu "Matines" à la Grande-Chartreuse !



Saint-Pierre-de-Chartreuse, au pied du Grand-Som

HENRI CAIN.

CHAMONIX EN HIVER  
EFFET DE SOLEIL COUCHANT  
PAR M. J. TOUCHET





## LA LEÇON DES JEUX OLYMPIQUES

**U**N ancien texte prouve, paraît-il, que nos modernes sports d'hiver remontent en réalité au XIV<sup>e</sup> siècle, qu'ils eurent pour premier théâtre les Alpes (comme il convenait) et pour inventeurs quelques Anglais (déjà!) revenant d'Italie par le Col du Mont Cenis encore sous la neige. Ces voyageurs du "train blanc" auraient eu l'idée, pour distraire leurs femmes, de les envelopper dans des peaux de bêtes et de les faire glisser ainsi du haut des pentes neigeuses... Il est probable qu'ils s'y essayèrent eux-mêmes. Sans règlements ni chronomètres, les concours de luge étaient créés.

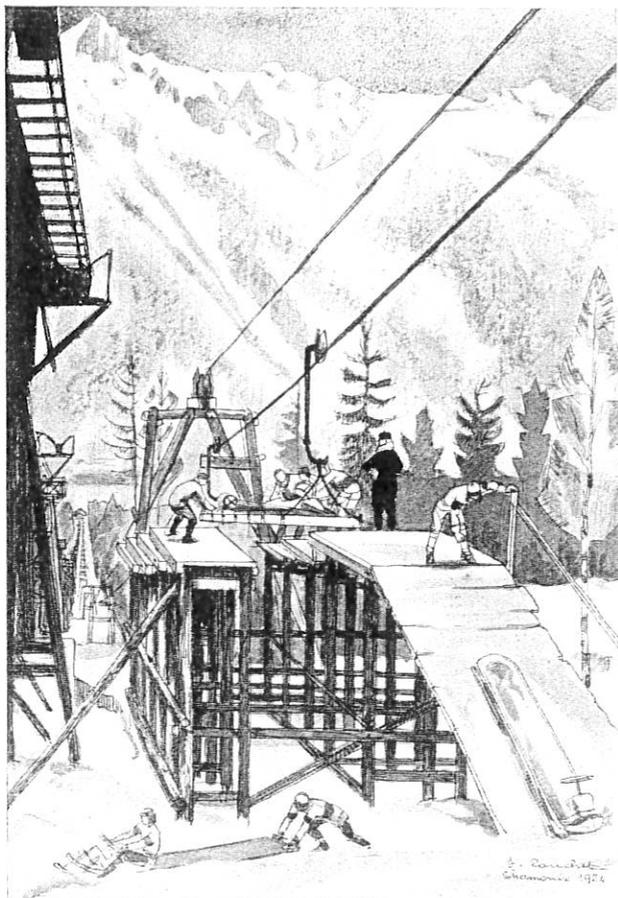
Si ingénieux qu'aient été ces précurseurs, et à supposer que leurs âmes sportives soient revenues flotter sur les Jeux Olympiques d'hiver célébrés, on sait avec quel faste, à Chamonix, ils ont dû être fort étonnés. Ont-ils reconnu leur naïf amusement de jadis dans le luxe d'organisation, de perfectionnements techniques et d'élégantes réjouissances dont il s'est orné depuis?... Et, au delà de ces fêtes olympiques, dans les réunions plus simples, souvent improvisées, des petites sociétés urbaines ou villageoises de ski, de bobsleigh ou de hockey sur patinoire, ont-ils compris que les jeux de la neige et de la glace étaient devenus une branche nouvelle de l'activité musculaire; plus encore, une forme précieuse de l'éducation sociale et de l'émancipation morale de nos citadins et surtout de nos jeunes montagnards, que le ski sauvera de l'inertie et de l'alcoolisme hivernaux. Lorsque vous avez lugué les premiers, Messieurs les Anglais, pouviez-vous imaginer qu'un jour il y aurait des foules pour contempler de tels ébats et des journalistes pour épiloguer sur leurs conséquences?...  
\* \* \*

C'est qu'en effet, nombreuses sont les leçons à tirer de cette décade d'athlétisme international, dont le résultat n'a pas été seulement, comme on pourrait le croire, de consacrer aux yeux de l'univers la beauté pittoresque et les installations sportives de Chamonix.

Chez nous, plus qu'en tout autre pays, il fallait ce coup de gong de la grande publicité, cet attrait de concours réguliers et de tribunes officielles, ces distractions mondaines qui, durant quelques jours, ont transformé la célèbre vallée alpestre



Un skieur



Utilisation de la ligne servant aux matériaux de construction du téléphérique pour la montée des bobsleighs

que d'énormes progrès aient été réalisés et enseignés aux Français sur cette patinoire de luxe, sur les pistes et les tremplins de haute précision que le "Conservatoire des Sports d'hiver" du Mont Blanc offrait à nos hôtes. En France, plus qu'ailleurs, — et de par un atavisme sportif dont la tradition ne fut interrompue que passagèrement au siècle dernier — l'esprit de compétition et l'exemple des grands exploits sont les stimulants par excellence. C'est parce que nous avons vu sauter 57 mètres en ski, au lieu des quelques 30 mètres d'il y a quinze ans, que toute une génération de jeunes gens et d'enfants sera tentée de chausser les longues planchettes d'érable et de pratiquer tant bien que mal, en tout cas pour le plus grand bien de leurs muscles et de leurs poumons, ce sport d'importation récente, hier encore mystérieux pour la masse.

Telle est l'utilité pratique des records : en nous révélant mieux les sports d'hiver comme des sports en progrès constant, en perpétuel "devenir", les Jeux Olympiques de Chamonix les ont rendus plus vivants et plus attrayants à nos yeux.

Mieux encore, et par voie de conséquence indirecte, ils nous ont appris à discerner plus exactement les ressources hivernales de nos Alpes. On ne connaît bien sa propre ville ou sa propre maison qu'en les faisant visiter à autrui. Le voyage post-olympique, organisé en faveur de quelques champions et de quelques journalistes étrangers par le Club

en une sorte de Deauville hivernal, pour nous persuader que les sports du froid étaient bien et dûment entrés dans la vie moderne. Il n'est pas indifférent qu'un sous-secrétaire d'Etat, M. Gaston Vidal, ait manié, sur l'incomparable patinoire de 36.000 mètres carrés, qui est l'honneur de Chamonix, le rituel balai du *curling*. On ne nous objectera plus les ministres anglais jouant au golf ou donnant le coup d'envoi d'un match de rugby : nos sports d'hiver, tout au moins, sont désormais parafés et homologués tout comme un horaire de chemins de fer.

Il n'est pas indifférent non plus



Un joueur de curling

Alpin Français, l'Office National du Tourisme et le Touring-Club de France, avec la collaboration généreuse de la Compagnie P.L.M., a été comme l'inventaire systématique de nos principales stations alpestres, si riches en possibilités de toutes sortes, si diverses d'aspects. L'opinion impartiale, parfois même sévère, de nos compagnons étrangers nous a enseigné à les classer méthodiquement et à les recommander à des publics différents.

Nous savons plus exactement aujourd'hui que les pentes neigeuses, assez roides et cependant sans danger, du Mont Revard, seront le rendez-vous

à la fois magnifique et confortable des sportifs qui veulent de la grande nature et de la neige assurée à une nuit seulement de Paris et à proximité d'une ville confortable, comme Aix-les-Bains; que Saint-Pierre-de-Chartreuse, prodigieuse symphonie entre le velours sombre de ses sapins et leur manteau d'hermine, est un centre intime et quasi familial pour débutants du ski et novices du bob, au reste un excellent point de départ de nombreuses excursions et surtout de promenades en traîneau, magnifiquement panoramiques. L'enthousiasme débordant de nos hôtes devant les espaces immenses et les molles ondulations de la région du Villard-de-Lans nous ont persuadés nous-mêmes qu'après les belles pentes savoyardes du Mont d'Arbois ou même les hauteurs sauvages de Peira-Cava, il nous restait encore à mieux mettre en valeur de moins connus mais grandioses champs de ski.

Un manager de l'équipe norvégienne nous le disait éloquentement, en dépit de son français hésitant : " Vos possibilités apparaissent infinies. Trop longtemps, sur l'exemple des premiers virtuoses scandinaves qui sont venus vous *démontrer* le ski, vous avez cru que ce sport n'était qu'une distraction intime, une sorte de *skating* à peine élargi, qu'on pratique en rond et sur un petit espace, en manière de gymkhana. Mais ce sport, pour être vraiment goûté, exige les vastes espaces, les lointains horizons, et suppose le goût de l'aventure.

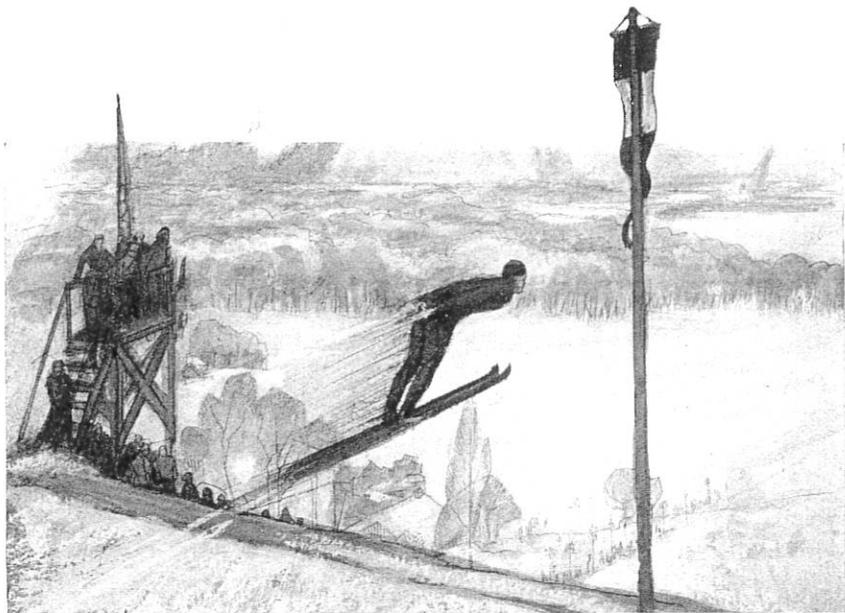
" En pays scandinaves, pas une société de ski qui ne possède



Le Tremplin du Mont, à Chamonix  
Au-dessus du Tremplin, le Glacier des Bossons et l'Aiguille du Midi



Skieur militaire italien



Le Tremplin du Mont, à Chamonix. — Saut d'un Norvégien

un club-house à 25 ou 30 kilomètres de la ville; pas un skieur digne de ce nom qui ne soit capable de faire ce trajet en une étape, en groupe, voire en touriste solitaire. Car le ski, chez nous, ce n'est pas seulement du sport, c'est peut-être surtout *l'amour de la grande nature...* Quelles joies il vous réserve lorsque vous vous déciderez à le considérer comme autre chose qu'un tournoiement sur place et presque une amusette de casino!...

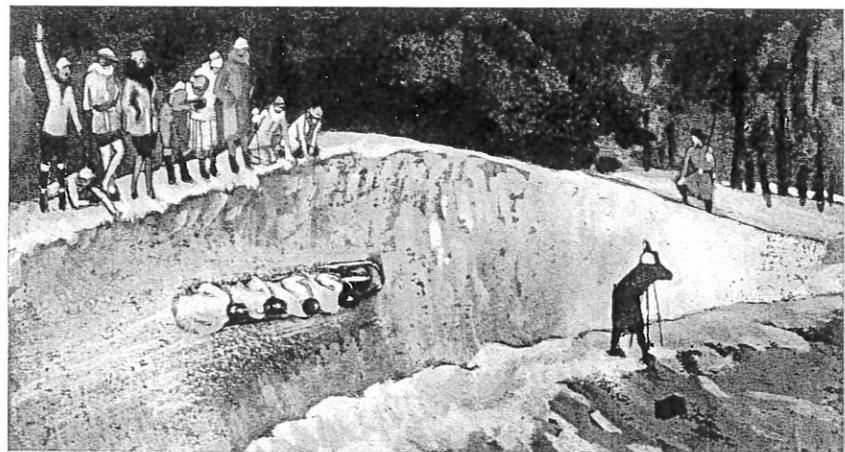
Leçon bien inattendue de la part d'un simple professeur de style sportif et d'un modeste magister ès records; mais leçon à retenir précieusement. Elle nous était faite au Villard-de-Lans, un dimanche, devant un gymkhana d'un millier peut-être de skieurs grenoblois et de jeunes montagnards aux muscles assouplis déjà par cet exercice de vigueur et de grâce.

— Chez nous, reprit notre interlocuteur, et si près d'une ville importante, ce n'est pas mille, c'est dix mille personnes qui évolueraient sur la neige. Et vous verrez cela avant peu d'années, pour le plus grand bénéfice de votre race.

Acceptons-en l'augure. Si les Jeux Olympiques de Chamonix ont préparé la réalisation d'un tel présage; si, grâce à leur retentissement, nous voyons le ski se vulgariser et, au delà des progrès de style, devenir l'engin de santé et d'utilité pour nos montagnards, la véritable bicyclette de la neige, eh bien, ces Jeux n'auront pas peu fait.

GEORGES ROZET.

(Dessins de J. Touchet)



Le dangereux virage des écureuils



Martigues. Le canal Saint-Sébastien et l'église de la Madeleine

ANTICIPATIONS

## D'UN PAYSAGE QUI MEURT A UN PAYSAGE QUI NAIT

LES artistes, les poètes et tous les voyageurs qui chérissent les enchantements de la lumière connaissent le Martigue — que d'autres appellent *les Martigues* — trois villages qui font une petite cité, trois villages poussés sur les îlots et bandes de terre qui, face à l'étang de Berre, au débouché des canaux reliant l'étang à la mer, abritent une population de pêcheurs.

Comme les palais vénitiens, les maisons du Martigue-pêcheur reposent sur les eaux et ses barques aux ailes aiguës, sur ces flots si calmes, remettent irrésistiblement en mémoire les divines cadences de Baudelaire :

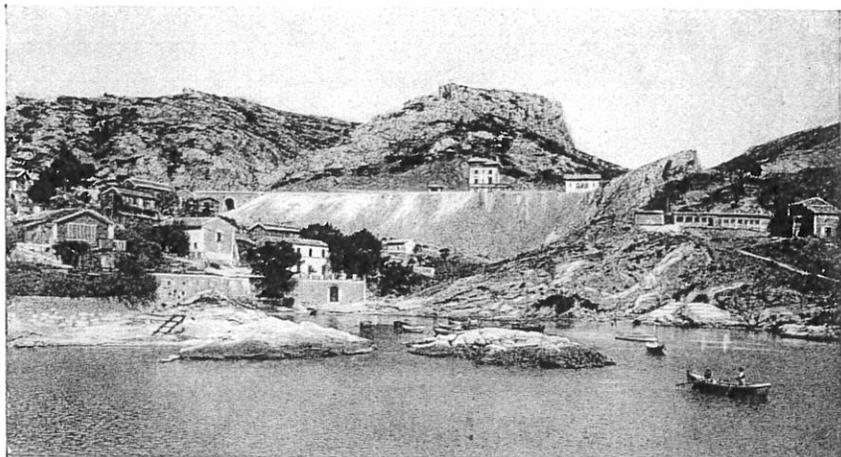
Vois sur ces canaux  
Dormir ces vaisseaux  
Dont l'humeur est vagabonde !

Ce paysage possède... ou possédait d'autres charmes. Autour du Martigue, vers la mer, sur les bas rivages de l'étang de Caronte, large plaine d'eau qui s'étend... ou s'étendait entre la cité lacustre et Port-de-Bouc posté sur la mer, il y eut, il y a peut-être encore des salines.

Telles que la palette d'un peintre fabuleux, elles découpent... ou découpaient



Viaduc de la Corbière



Gare de Miolon

l'étendue monotone de leurs damiers multicolores. Du rouge au gris bleu en passant par l'orangé, le rose et une foule d'autres nuances, ces gigantesques miroirs réfléchissent... ou réfléchissaient la lumière, cette lumière déjà diaprée des mille tons de l'étang de Berre, plus riche en reflets que la plus miraculeuse opale.

Et de toutes ces réfractions naissait une atmosphère si variée, si belle, si enivrante que Ziem et tant d'autres peintres vinrent vivre dans ce paradis de lumière et, toujours vaincus, s'efforcèrent d'en fixer sur la toile la changeante splendeur.

Or, les beautés du Martigue ne se bornaient pas encore à celles-là. Charles Maurras, qui naquit dans ce paysage d'arc-en-ciel, en fit le dénombrement. Il en compte jusqu'à trente. Le familier de ce pays béni, pour peu qu'il soit sensible et attentif, en trouverait le double car, là-bas, sitôt que le soleil chante toute chose enchante. Le pin qui fuit dans le vent, le gamin débraillé, le pêcheur hâlé, la voile joufflue et jusqu'à la fumée du train qui passe, tout, aussi bien que la courbe antique des collines, sait nous ravir.

Aussi, tandis qu'il en est temps encore, tandis que ça et là leur aspect conserve leur agreste simplicité, parlons un peu de ces collines qui, du Martigue à Port-de-Bouc, bordent de leurs austères renflements les deux côtés du corridor d'eau calme, entre l'étang de Berre et la mer. Car déjà, et chaque jour, elles changent de visage. Aussi m'a-t-il fallu prudemment, en les décrivant, parler à la fois au présent et au

passé. Sais-je quelle apparence elles auront le jour que vous lirez ces lignes ?

J'ai connu ces coteaux déserts, couverts de rocs blancs, de lavandes parfumeuses, de sommaires verdure, de buissons, genièvres ou kermès. Parfois un cyprès érigeait son fuseau, vigilant comme un gardien. Au pied de ce solitaire une cabane de pierres plates, un "cabanon" comme disent les braves gens du pays, se dressait, modeste, à côté des tours massives qui dominaient les crêtes. Ces tours, aux airs guerriers, n'étaient que de pacifiques moulins à vent, des moulins en retraite dépouillés de leurs ailes chimériques.

Sur les pentes, parmi la pierraille, des oliviers à tête plate étreignaient le sol, vieillards qui ne veulent pas mourir, et leur changeant feuillage virait aux brises, toujours divers, toujours serein.



Tête Miramas du souterrain de la Vesse



Tête nord du souterrain du Rove au débouché dans la tranchée de Gignac (Juillet 1924)

Dans ces solitudes, Virgile et sa paix bucolique n'avaient d'autre rival que le vent qui souvent inclinait les cyprès, argentait les oliviers, frisait l'eau des "bourdigues" — nom local des pêcheries de Caronte, douaire des marquis de Gallifet — et chantait avec les cigales.

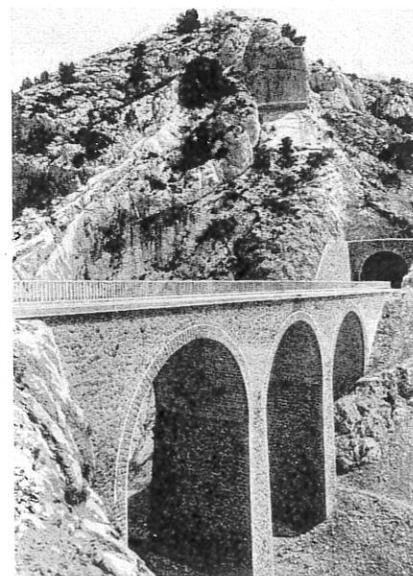
Tout cela, ces trente, ces mille et une beautés d'un âge d'or et d'azur où l'homme retouchait à peine la nature, nous ne les verrons bientôt plus. Elles vont disparaître, noyées par des canaux, des quais, des docks, des gares, des usines, des magasins, des immeubles, des avenues, des villas, noyées par une ville qui naît, qui d'année en année refluera sur ces rives, sur ces côtes, transformant l'horizon.

Ça et là subsisteront quelques vergers; des terrasses, trop luxueusement fleuries, parodieront les bocagers souvenirs. Mais le bruit aura remplacé le silence, et les multicolores reflets seront ensevelis dans le linceul des brumes citadines.

Déjà les monstres destructeurs ont paru. Observez le paysage. Ils s'étaient déjà. Voici, venus de Marseille, des bateaux qui ont passé au travers d'une montagne! Plaisanterie, croirait-on? Non! réalité! Car les Marseillais, pour que leurs navires puissent sans transbordement aller jusqu'à Strasbourg et pousser même jusqu'à Rotterdam, n'ont pas hésité à entreprendre et à mener à bien le plus formidable des tunnels, ce tunnel du Rove qui a 7 kilomètres de long avec 22 mètres de portée, un tirant d'eau de 10 mètres et qui, par la tranchée de Gignac, débouche précisément dans Caronte.

Sur l'étang de Caronte, le P.L.M., collaborant à cet effort, a jeté un viaduc à pont tournant qui permettra le passage des gros bateaux. Les anses qui avoisinaient l'étang seront comblées, le sont déjà en partie et des quais, des bassins, des darses, des gares s'établissent. Autour, des usines s'édifient. Des cheminées s'élèvent. Des toits en "accordéon" zigzaguent chaque année plus nombreux. Sur les coteaux des maisons poussent. Porc-de-Bouc s'étend. Là où l'on comptait les habitants par centaines, on les compte par milliers, bientôt par dizaines de mille. L'air retentit du bruit des marteaux, du sifflement des sirènes, tandis que les fumées déjà l'obscurcissent. Aux idylliques étendues se substitue un spectacle d'énergie créatrice.

Que sera-ce lorsque ces fantastiques



Viaduc de Beaume-de-Lume



Martigues. Le canal du Roi

travaux seront achevés? Mais que seront-ils, d'où viennent-ils, où vont-ils? De quel rêve fabuleux et pratique le grand négoce marseillais a-t-il entrepris la réalisation?

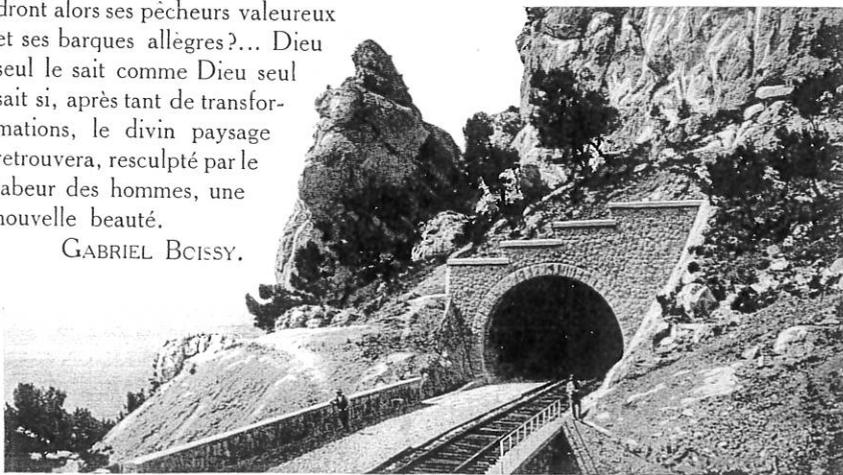
Un jour, des ingénieurs prédirent que l'étang de Berre, avec ses six mille hectares d'eau profonde, deviendrait un havre capable d'abriter tous les vaisseaux du monde, que ses rives déployées sur 73 kilomètres, couvertes d'usines, de magasins, de voies ferrées s'établiraient là, à la naissance de la grande faille Rhône et Rhin, comme le plus formidable des entrepôts entre l'Europe et l'Afrique, le Levant et le Nord.

Or, si l'on aménageait ainsi l'étang de Berre et si, plus tard, un port indépendant se créait dans la dépression de Bouc au Martigues, c'en était peut-être fait de l'antique prestige du grand port phocéén. L'orgueilleuse Massilia a perçu aussitôt le danger. Et aussitôt, devant les siècles, elle est intervenue. Intervention si accélérée qu'en quelques années, sous nos yeux, un paysage en est bouleversé. Le tunnel du Rove est percé : le canal du Rhône s'amorcera désormais aux bassins de la Joliette. Il deviendra à sa naissance comme un boulevard d'eau reliant Marseille aux ports industriels de Caronte, de Porc-de-Bouc, puis de Berre, plus tard. Ces ports, Marseille les édifiera elle-même. Ils deviendront ses faubourgs. Elle a mis l'avenir de ces immenses établissements sous sa tutelle.

Sous sa tutelle, encore, la ville qui se forme autour de ces établissements, cette ville qui, avec une incroyable rapidité, sort de partout, couvre les parties basses de hangars, de forges et de chantiers, tandis que bientôt les collines, envahies par les habitations, auront d'autres lignes, d'autres couleurs.

Plus tard les rives de Berre elles-mêmes seront gagnées. Pris entre les ports industriels du canal et les industries de l'étang, étouffé par cette invasion, le calme et joli Martigues aura vécu!... Que deviendront alors ses pêcheurs valeureux et ses barques allègres?... Dieu seul le sait comme Dieu seul sait si, après tant de transformations, le divin paysage retrouvera, resculpté par le labeur des hommes, une nouvelle beauté.

GABRIEL BCISSY.

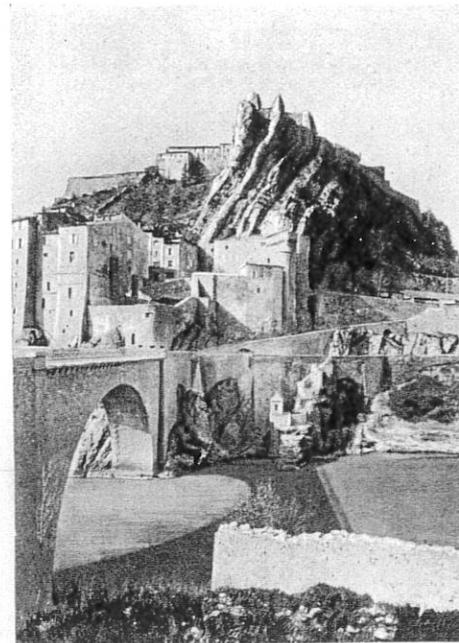


Tête de l'Estaque du souterrain des Glafeuls

## SISTERON

**I**L est des villes illustres qui contiennent des merveilles de l'architecture et de l'art des jardins, mais dont rien, quand on approche de leur enceinte, ne révèle la splendeur; il faut y pénétrer et les découvrir quartier par quartier, fragment par fragment. On ne peut, par exemple, peindre un tableau ou prendre une photographie de Paris à une distance d'un kilomètre: la vue d'ensemble, la silhouette et la synthèse qui enchanteraient les yeux et l'esprit n'existent pas.

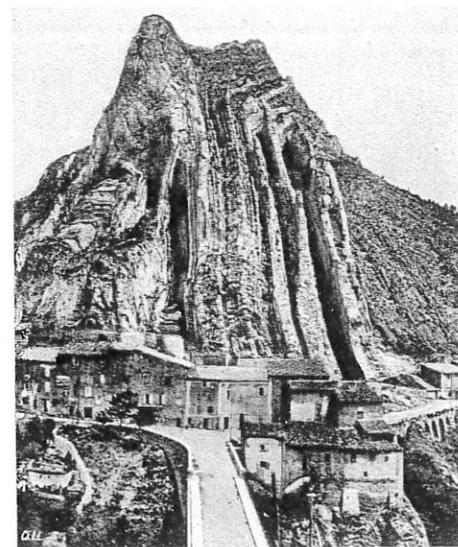
Il en est d'autres qui, à distance, sont si parfaitement belles qu'elles mériteraient que les



amoureux d'art ou de pittoresque affluassent dans leurs environs, même si l'entrée en était interdite. Là, la nature a été la collaboratrice de l'homme; elle a donné, pour édifier Avignon, le Rhône et le roc qui sert d'assise à la cathédrale et au palais papal; pour Constantinople les eaux de la Marmara, de la Corne d'Or et du Bosphore. Les plus privilégiées de ces villes sont celles qui se dressent sur une colline que dominent des tours et une citadelle et dont un fleuve baigne la base. Le chef-d'œuvre universellement admiré de cette architecture à la fois harmonieusement humaine et naturelle est Tolède. Moins célèbre, moins chargée de fastes historiques, beaucoup moins riche de monuments, sans demeures princières, mais plus ancienne et plus mystérieuse, Sisteron peut prendre place, après la cité qui est l'orgueil de la Castille, sur la liste des villes dont le seul aspect extérieur est un inoubliable spectacle.

Après avoir bondi, sur un long parcours, entre des montagnes escarpées, l'impétueuse Durance, "la plus difficile à traverser de toutes les rivières des Gaules" (disait Tite-Live), coule en entrant dans le département des Basses-Alpes, et un peu assagie, dans un ancien bassin lacustre dont la limite est marquée, brusquement, au sud, par une barrière transversale. La grande rivière, qui vient d'être grossie des eaux d'un affluent, le Buech, semble être étranglée; elle n'a, pour continuer une course que l'obstacle affole de nouveau, qu'un goulet si étroit qu'il a fallu creuser un tunnel sous le rocher pour faire passer le chemin de fer.

Le rocher, que couronne une citadelle et sur la pente duquel dévalent les rues tortueuses et aux vieilles maisons de la ville, commande le passage de la Provence



Le Rocher de la Baume